

Le général Keller

Saviez-vous que ce sont nos Canadiens français qui inspirent le plus de terreur aux armées allemandes?

Vous a-t-on jamais dit que le régiment de la Chaudière, un régiment canadien-français, a tout balayé devant lui en France et qu'il n'y a pas un régiment pour atteindre plus rapidement et mieux que lui l'objectif donné?

Ces révélations, bonnes à retenir, ont été faites hier matin à l'hôtel Windsor, dans le hall royal, par le major-général Rodney Frederick Keller, C.B.E., commandant de la 3e division canadienne en France, revenu au pays, rapportant des marques tangibles de son héroïsme et de son amour du devoir.

Arrivé à Montréal de bonne heure hier matin, le général Keller, qui fut blessé à un bras et à une jambe par des bombardiers américains qui manquèrent leur cible, a reçu les journalistes avec cordialité.

Il a parlé avec grand enthousiasme des Canadiens français qui combattaient sous lui, disait qu'il était "very very proud" d'avoir l'occasion de leur rendre publiquement hommage.

Ce sont des marcheurs terribles, dit-il, et ils ont littéralement balayé la France. Je sais aussi que les soldats allemands craignaient le régiment de la Chaudière plus que toute autre unité en France et je crois que c'est à l'honneur de ce régiment.

Le général Keller, malgré son bras gauche en écharpe et sa jambe droite qui traîne un peu, semblait en grande forme et c'est avec un sourire radieux qu'il nous dit: "Je suis très très bien, car je suis si heureux d'être de retour". Il a rencontré sa femme au débarcadère du train, mais il n'a pas encore vu ses deux enfants, qui suivent leur classe à Victoria, domicile du général Keller.

Cet homme qui a vu la mort de bien près, qui a vu mourir des dizaines d'hommes autour de lui, qui a connu jusqu'en leurs moindres détails toutes les horreurs de la guerre... garde quelque chose de cette vie mouvementée qu'il mène depuis cinq ans moins six semaines. D'abord il est plutôt laconique. Pas de paroles inutiles chez lui. Il écoute très attentivement la question qu'on lui pose, réfléchit une seconde, puis va directement au but.

Au physique, le général Keller est imposant. Grand, d'une carrure d'athlète, il est encore dans toute la force de l'âge, n'ayant que 44 ans. Il a la figure assez ronde et, surtout, très rouge. Il fume une éternelle cigarette, qu'il grille sans jamais l'enlever d'entre ses lèvres. Cela le force à faire un léger rictus quand il parle et nous fait perdre certains mots de sa conversation.

Mais le trait particulier de cet homme, ce sont ses yeux. Des yeux tout petits et qui disparaissent à demi sous de lourdes paupières. Ajoutons que le général a le rire assez facile, mais qu'il ne rit jamais très longtemps. Une demi-heure en sa compagnie suffit pour faire comprendre que c'est un homme habitué à ne pas avoir de temps à perdre.

Au cours de l'entretien il nous a raconté que c'est le 8 août qu'il fut blessé, alors que ses troupes étaient aux portes de Falaise.

Parmi ses déclarations les plus intéressantes mentionnons, d'abord celle que nous rapportons au début au sujet des Canadiens français, et ensuite celle qu'il a faite pour expliquer la lenteur extraordinaire des opérations dans la région de Caen, quelques semaines après l'invasion de la France.

Nous avons reçu ordre de garder une pression continue à cet endroit, afin de permettre aux Américains de réaliser leur poussée sensationnelle au nord, dit-il. Nous avons réussi cette manoeuvre à la perfection, dit-il. Nous devons tenir les Allemands occupés, dit-il, et les forcer à maintenir un grand nombre d'hommes dans le secteur de Caen. Quand ils ont compris notre manoeuvre ils se sont hâtés vers le nord, mais il était déjà trop tard. Ils sont alors revenus en toute hâte pour nous retenir à Caen, mais là encore ils sont arrivés en retard. Notre manoeuvre a donc trompé les nazis à deux reprises.

Pendant les trente minutes de cette conversation à bâton rompu, le général dit aussi un mot des Allemands, qui sont parfois heureux d'être faits prisonniers, mais qui se battent ordinairement avec un grand acharnement. "Un nazi, dit-il, n'est vaincu que lorsque vous le tuez ou que vous le faites prisonnier et il ne se livre qu'à la toute dernière extrémité".

Il raconta une bonne anecdote au sujet d'un officier allemand fait prisonnier au cours de la campagne de France. Cet homme était un fanatique de la plus belle eau et il chantait à qui voulait l'entendre les louanges d'Hitler.

Un major canadien s'empressa auprès de lui pour lui faire comprendre qu'Hitler n'est qu'un fou et qu'il a bien tort de se laisser hypnotiser par sa doctrine. Le major passa vingt minutes avec l'officier allemand. Il rencontra ensuite le général Keller qui lui demanda des nouvelles du prisonnier. "Je l'ai quitté, dit notre major, car il était en train de me convaincre".

Un journaliste demanda au général "comment il avait aimé cela se faire blesser par ses propres alliés". La question a semblé l'embarrasser grandement et après une minute d'hésitation, il a répondu que la guerre comporte des risques et qu'il a été victime de l'un de ces risques.

Le général parla également des rations nazies et du jadis célèbre

saucisson allemand; des miracles de la pénicille; de la supériorité de certaines armes alliées sur les armes allemandes, et vice-versa et de plusieurs autres choses ayant toutes trait à son séjour outre-mer.

A l'invitation de son aide de camp, le général Keller nous quitta ensuite pour aller se reposer un peu avant le déjeuner. Le général doit entreprendre bientôt une longue tournée pour le Comité des finances de guerre, à l'occasion du 7e emprunt de la victoire.

Pierre LAPORTE

* * *

L'entrevue publiée hier, dans cette page, au sujet de Mlle Shirley Temple, était de la plume de M. Jacques Guay. La signature a été omise, par erreur.